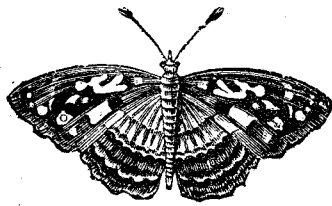


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PARNASSE,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

## SECONDE ANNÉE.

Il y a aujourd'hui un an que, dans le but d'ouvrir aux amis des lettres de notre ville une tribune où ils pussent se faire entendre, nous avons créé le PARNASSE. La bienveillance de nos concitoyens a daigné encourager nos efforts; plusieurs littérateurs Lyonnais se sont fait un plaisir de nous seconder, et nous les remercions ici du fond du cœur. Nous entrons aujourd'hui dans une seconde année, forts de notre zèle plus que de notre talent, et en réclamant de tous indulgence et protection pour notre inoffensive entreprise.

Dociles aux conseils de nos amis et de nos lecteurs, nous donnerons à l'avenir plus de variété à notre feuille, sans la faire sortir cependant de sa spécialité toute d'art et de littérature. Nous tâcherons aussi d'y répandre plus de gaieté, et d'y enregistrer un plus grand nombre de faits. Tout sera de notre ressort excepté la politique, et nous nous ferons toujours un plaisir comme un devoir d'accueillir tous les articles qui nous seront adressés, quand ils nous paraîtront de nature à être publiés. Les échanges que nous faisons avec presque tous les journaux littéraires de la France et de l'étranger nous permettront de donner toutes les nouvelles ou articles littéraires qui pourraient intéresser Lyon. Nous ferons enfin tous nos efforts pour mériter de plus en plus l'indulgente protection qui nous a accueilli dès notre entrée dans la carrière.

## MARIA DE LOS DOLORES.

Au fond de la Castille-Vieille, à deux petites lieues de Ségovie, si renommée pour ses belles laines de mérinos, est le joli village de Mediana. Ses maisons grises, ses cabanes de bergers, ses petites chapelles, sont disséminées sur les flancs de la montagne, et dans la profonde et large vallée formée par la Sierra Davila et la Sierra de la Tabla.

Gravissez une des collines, et vous verrez un ravissant paysage. Là bas, tout au loin, sur cette montagne, c'est Ségovie avec son antique aqueduc romain, et son Alcazar arabe, dont le vieux toit de plomb, brûlé du soleil, domine les hautes flèches de la cathédrale de la Vierge, les clochers des monastères de Saint-Jérôme et de Saint-Dominique, et va se perdre dans les vapeurs bleuâtres du lointain. A vos pieds et de tous côtés, se déroule un immense tapis vert, tout parfumé de serpolet, tout embaumé de la fleur de l'oranger nain, tout bigarré des fleurs purpurines de la raquette épineuse, des grappes roses de l'aloës, et de l'écarlate du géranium; à travers cette belle verdure, bondissent les mille petits ruisseaux d'argent, que l'Atayada, la rivière aux belles eaux, laisse échapper de son sein. Vous n'entendez que le bêlement des innombrables troupeaux, ou le chant monotone des pâtres, jetant à l'écho des montagnes les stances du vieux romancero national.

Le plus beau troupeau, sans contredit, le plus nombreux, était celui de Maria de Los Dolores; cette

jeune fille n'avait pas connu sa mère, qui était morte en la mettant au monde; élevée à l'air libre des montagnes, au milieu de cette luxuriante et simple nature, sous les feux de l'ardent soleil d'Espagne, elle gardait le troupeau du vieux Pédro Dominguez, son père. C'était une belle fille : ces grands yeux noirs rapprochés, ce nez busqué, cette épaisse chevelure d'ébène, ces dents blanches comme des perles, qui brillaient entre des lèvres souriantes, rouges comme le corail; ces formes onduleuses et sveltes, disaient assez qu'un sang, autant Arabe que Castillan, coulait sous cette peau fine à reflets dorés.

Certes, oui, c'était une belle fille, la plus belle peut-être des deux Castilles et du royaume de Léon réunis ! elle avait à peine vingt ans. Tous les bergers en étaient amoureux; dom Raphaël Crusco lui-même, le fils du plus riche marchand de draps de Ségovie, l'avait demandée en mariage; mais, Maria les avait tous refusés; un seul lui tenait au cœur, et avait tout son amour.

Il fallait la voir, quand, vaincue par le soleil, couchée sur le frais gazon, son œil noir étincelant, attaché sur Juan Dias, jeune et beau pâtre, son amant, elle disait : — Oh ! mon Juan, m'aimes-tu comme je t'aime ? Vois-tu, moi, je ne pourrais plus vivre sans toi ; mon père se fait vieux et infirme ; une fois mort, je n'ai plus que toi au monde. Tu es le plus beau, le plus adroit, le plus fier de nos bergers. Tiens vois-tu, Juan, tu me grondes toujours, tu es sérieux et sévère, eh bien ! c'est cela qui fait que je t'aime ; j'ai tout ton amour à moi toute seule ; oh ! que nous serons heureux dans notre petite cabane, dis, mon Juan ! — Folle Maria, toujours riante et sans souci de l'avenir ! songes-tu, que tu portes dans ton sein ?... — Eh bien ! oui, voilà mon espérance, voilà mon bonheur : il sera beau, notre enfant ; je veux qu'il te ressemble..... Juan, laisse-moi être heureuse ; si tu savais... je prie tous les jours Notre-Dame des Douleurs, c'est ma patronne, va, elle ne nous abandonnera pas. — Mais, ton père, Maria, il est dur, orgueilleux ; il me hait, il ne consentira jamais ; hier encore, je passais devant lui, je l'ai salué comme je le devais, et lui, il m'a regardé avec colère et mépris ; ah ! s'il n'avait pas été ton père. — Juan, ne dis pas cela, il ne te connaît pas ; laisse, laisse-moi faire, je lui parlerai, il faudra bien qu'il consente ; mais, dis-moi, Juan, s'il ne voulait pas, dis, que ferais-tu ? — Je m'en irais, Maria ; je quitterais le pays, et je ne te reverrais de ma vie.

Il y avait dans ces paroles de Juan Dias, et dans la manière dont il les prononça, un accent de résolution si profond, si arrêté, que la pauvre Maria en fut effrayée ; il lui sembla que tout son bonheur allait finir, et que ce qui devait suivre, n'était plus qu'un abîme, où s'évanouissaient ses rêves d'amour et d'espérance. La nécessité d'obtenir le consente-

ment de son père, lui apparut pour la première fois comme un obstacle insurmontable. Les souvenirs, qui lui rappelaient l'inflexible volonté du vieux Pedro Dominguez, lui venaient en foule. En présence d'une réalité qu'elle n'avait jamais aperçue que de loin, à travers les nuages de ses illusions et de ses désirs, elle trembla. La certitude où elle était, que bientôt elle allait devenir mère, cette certitude, qui jusquelà avait été le refuge de ses plus chères espérances, l'épouvanta.

Enfin, le temps était venu où la destinée de la malheureuse allait s'accomplir.

Je vous en avertis, ce qui va suivre est affreux et sans compensation ; il ne s'agit pas ici d'attendrissement, de larmes, de tableaux pathétiques et touchants à vous faire pleurer. Je vais vous raconter une horrible scène de boucherie, avec l'exactitude de sa rigoureuse et déplorable vérité ; il ne dépend pas de moi d'y rien changer : si ces sortes de récits vous répugnent, n'allez pas plus loin.

Le fait s'est passé vers la fin du mois de mars de l'année 1826, tout près de Ségovie, à ce tant joli village de Mediana, dont je vous parlais tout-à-l'heure.

(La fin au prochain numéro.)

---

### JEUNE PÉRI.

Jeune Péri, l'encens de ton haleine  
Et ton œil noir m'ont enivré d'amour !  
J'ai respiré l'air frais de la fontaine !  
Et les parfums des derniers feux du jour,

Et les odeurs des ailes du Zéphire  
Glissant sans bruit sur les fleurs du matin ;  
Et l'harmonie et l'âme d'une lyre  
Qu'une Sylphide agitait dans sa main.

Jeune Péri, ni les fleurs de l'aurore,  
Ni le Zéphyr, ni la brise du soir,  
Rien n'est divin et rien ne me dévore  
Comme le feu qui brûle en ton œil noir !

J. P. V.

---

### Théâtres.

#### LA TOUR DE NESLE. — BOCAGE.

Aujourd'hui, si vous voulez un beau succès dramatique, ne vous avisez pas de fouiller dans le cœur humain, et d'y chercher les larges et profondes émotions qui le déchirent, pour les traduire sur la scène. Ce serait peine perdue. La mine est tarie, ou plutôt nous méprisons les richesses qu'elle renferme encore.

Racine n'a publié que des Idylles, Corneille ne

nous a laissé que des pastorales ; et c'est tout au plus si Crébillon a jeté sur sa palette shakespearienne quelques-unes de ces couleurs sombres et sublimes du poète anglais.

D'où cette métamorphose ? Sont-ce les hommes qui l'ont faite ? est-ce l'histoire ?... Le problème est facile à résoudre, et, en présence des tragiques évènements qui ont traversé notre époque, tout récit des temps passés devenait mesquin, toute relation froide ; il a fallu créer, il a fallu devenir original pour attirer les regards ; et lorsqu'une tête puissante ouvre la marche, comment voulez-vous que sa suite ne soit pas nombreuse ?

Notre drame, maintenant, n'est pas tant fait pour l'âme que pour les yeux. Il faut à ce public qui écoute, mais qui est distrait par ses souvenirs, du sang, des meurtres, des cadavres, des têtes qui roulent sur la scène, des parricides consommés devant la rampe. Sans cela, je vous le répète, ce même public, dont je vous parle, n'ira pas vous applaudir, n'ira pas vous siffler ; et, le plus important, c'est qu'il y aille.

La première pièce en ce genre qui ait détrôné les Pixérécourt, les Caignez, l'un le Corneille, l'autre le Racine des Boulevarts, ce fut L'AUBERGE DES ADRETS. Le premier acte fut sifflé ; au commencement du second la symphonie allait CRESCENDO, quand une idée sublime surgit de la tête de Frédéric Lemaître. « Mes amis, dit-il aux auteurs, votre pièce est morte, si vous ne me permettez pas d'agir à ma manière. Me donnez-vous carte blanche ? — Faites, nous sommes morts comme la pièce.

Frédéric entre en scène ; et, au lieu de cette rage et de cette fureur avec lesquelles on tuait jadis dans le mélodrame, lui, Frédéric, voleur et assassin, frappe son père en riant, se mouche, quoique pauvre, dans un cachemire, se moque de la misère et de la vertu de sa femme, et travestit enfin l'ouvrage qui devait faire frémir les habitués du temple. L'AUBERGE DES ADRETS obtint un succès de fou-rire, elle enrichit la direction, et on la donna deux cents fois de suite.

La marche était tracée. Victor Ducange charpenta les TRENTE ANS DE LA VIE D'UN JOUEUR. Le style colora la large pensée de l'écrivain, et vous ignorez, sans doute, vous qui me lisez, que le collaborateur de Ducange, pour ce drame, fut l'auteur de RICHARD D'ARLINGTON, joué six ans après avec un succès égal.

LA TOUR DE NESLE est de la même école. Ce sont des tableaux sans suite, qu'on nous montre comme les cadres d'une lanterne magique. La difficulté des transitions n'y est pas vaincue, mais escamotée ; une partie du drame se passe derrière le rideau ; et cependant l'intérêt s'y développe à chaque scène, jusqu'à la catastrophe. C'est que le style de Dumas est tout image, tout coloré ; c'est qu'on écoute parler ses personnages, parce qu'ils parlent avec pureté ; c'est que l'époque qu'il a voulu traduire, il l'a copiée dans

ses études ; c'est enfin qu'il est vrai et poétique. Frédéric, comédien, n'aurait pas pu en faire une farce, Frédéric, homme de goût, ne l'aurait pas essayé.

Bocage-Buridan est aussi l'homme de l'époque. Cet habit du règne de Louis X, comme tous ceux du moyen âge, lui va à merveille, et l'on pourrait dire peut-être que c'est lui qui le fait à sa taille ; on jurerait qu'il l'a toujours porté, que c'est son uniforme quotidien.

Son succès comme acteur a été étourdissant. Il s'est emparé de son public avec une puissance telle qu'on ne s'est presque pas aperçu de la mesquinerie des personnages qui l'entouraient. Au contraire, quelques-uns d'entr'eux ont reçu leur part d'applaudissemens.

Nous citerons particulièrement Germain, qui s'est tiré avec succès du personnage difficile de Gauthier, auquel Welch avait donné un cachet remarquable. Chaleur et vérité, rien ne lui a manqué. M<sup>me</sup> Cosson est toujours fort dramatique dans le rôle de Marguerite, malgré la grave indisposition qui l'a trop longtemps éloignée de la scène. Roblin fait supporter l'odieux Orsini, et rien ne manquerait à LA TOUR DE NESLE, si les machinistes pouvaient faire les entr'actes plus courts, et M. Chazel ses TEMPS DE PARIS un peu moins longs. Bocage a été redemandé à la chute du rideau. C'était justice.

— M<sup>me</sup> Derancourt a fait dimanche sa rentrée dans Adèle du CONCERT A LA COUR, et Isabelle du PRÉ AUX CLERCS. Une double salve d'unanimes bravos lui a prouvé, dès qu'elle a paru, tout le plaisir qu'on éprouvait à la revoir. M<sup>me</sup> Derancourt est effectivement une cantatrice qu'on peut applaudir d'avance, sous bénéfice d'inventaire, sans crainte de s'être trop aventuré. Elle a justifié, au reste, cet empressement par le goût et la pureté avec lesquels elle a constamment chanté dans ces deux pièces. Redemandée après la chute du rideau, elle est venue, conduite par son mari, recevoir de nouveaux témoignages de l'intérêt qu'inspire son haut talent.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer aux amateurs de peinture que M. Chevalier, successeur de M. Jacquand, PLACE DE L'HERBERIE, n° 1, vient d'ouvrir une nouvelle voie aux artistes Lyonnais, en exposant dans son magasin tous les tableaux que ces Messieurs voudront lui confier, soit pour les vendre, soit pour les louer aux personnes qui désireraient les copier. M. Chevalier, suivant ainsi l'heureux exemple de son prédécesseur, formera bientôt une espèce de musée perpétuel qui doit être utile à la fois à ceux qui sont déjà artistes et à ceux qui veulent le devenir. Nous avons remarqué hier chez lui un très-joli tableau de notre compatriote Fonville, représentant une VUE D'ITALIE. Couleur, dessin, tout est



délicieux dans cette petite composition qui justifie amplement tout ce qu'on avait droit d'attendre de son auteur. MM. Guindran, Rouvière et Dubuisson travaillent aussi en ce moment pour la collection de M. Chevalier, et le talent de ces artistes est assez connu pour nous faire désirer avec impatience leurs nouvelles productions.

Le concert donné samedi, à la salle de la loterie, avait, ainsi que nous l'avions prévu, attiré une nombreuse et brillante société. M. Baillot y a électrisé tous les spectateurs par la hardiesse, la pureté et en même temps le moëlleux de son exécution; il a justifié complètement son immense réputation. Derancourt, qui n'éprouvait sans doute pas dans une salle de concert la frayeur qui paralyse presque toujours ses moyens au théâtre, a fort bien chanté l'air de ZAMPA, et s'y est fait applaudir à deux reprises par des gens qui se connaissent en musique, ce qui nous semble doublement flatteur et doublement honorable pour lui. Sa femme a chanté un air italien avec un charme tout nouveau pour ceux qui ne lui avaient encore entendu chanter que du français. Le duo de GUILLAUME TELL n'a pas été moins favorable à M. et M<sup>me</sup> Derancourt, et cette dernière a heureusement terminé la soirée qui a paru trop courte, chose rare dans un concert, par la romance expressive de la FOLLE, dont la musique est de M. Grisar, jeune compositeur belge du plus grand mérite. Cette romance, indépendamment de l'âme que M<sup>me</sup> Derancourt lui a pour ainsi dire donnée, sort honorablement de la classe ordinaire des romances, et nous espérons bien l'entendre quelque jour au Grand-Théâtre, où nous la croyons appelée à produire, surtout parmi les dames, une profonde sensation.

On donne ce soir, aux Célestins, une représentation extraordinaire au bénéfice de Tony. Bocage a bien voulu lui prêter l'appui de son admirable talent, et cela seul suffirait pour attirer la foule. Bocage paraîtra donc dans SHYLOCK, OU LE MARCHAND DE VENISE, drame en trois actes. Nous verrons avec cela L'ESCROC DU GRAND MONDE et le CAVALIER-SERVANT; certes en voilà plus qu'il n'en faut pour que le public et le bénéficiaire soient contents de leur soirée, et nous pouvons le leur promettre en toute sûreté de conscience.

A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA LÉGION  
D'HONNEUR,

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous prévenir que la réclamation de MM. les membres de la Légion d'Honneur, créanciers de l'arriéré, présentée par M. le colonel Salet à la chambre des députés, a été renvoyée, à une immense majorité, dans

la séance du 23 février dernier, à M. le président du conseil des ministres. Aujourd'hui M. le colonel Salet vient de distribuer à MM. les députés un deuxième exposé de vos droits, mémoire devenu indispensable puisqu'un honorable député a demandé une proposition législative en faveur de votre juste réclamation.

Cet exposé plaide énergiquement la cause des débris de cette vieille Légion d'Honneur, de ces vieux soldats qui ont porté si haut la gloire du nom français; il peint leur triste position et celle des veuves et des orphelins, et il amènera, sans doute, une prompte solution en faveur de ces braves qui, selon l'expression de M. le grand chancelier: «ne réclament pas un acte de munificence, mais bien la restitution d'un prêt momentané.»

Comme on accorde plus facilement aux masses ce qu'on refuse aux individus, en ma qualité de FONDÉ DE POUVOIRS SPÉCIAUX de M. le colonel chef d'état-major, j'ai l'honneur d'inviter tous les membres de l'ordre, leurs héritiers ou ayant-cause, résidant à Lyon, à passer dans mon cabinet, quai de Retz, n° 36, dans la matinée, pour RETIRER un exemplaire de cet exposé, DONNER leur adhésion à la délibération prise le 30 mars, à Paris, par MM. les légionnaires, et me FOURNIR les documents nécessaires, afin que l'état de leurs droits légitimes à l'arriéré soit distribué aux chambres qui, éclairées sur cette importante réclamation, n'hésiteront pas à acquitter le prix du sang versé pour la défense de la patrie; dette la plus positive, la plus sacrée et la mieux écrite dans nos lois. D'ailleurs il n'est que trop vrai que cette dette sera promptement éteinte, ainsi que l'a dit l'honorable général Bertrand, à la séance du 23 février dernier, parlant aux députés: «Hâtez-vous! il est constant que les débris de cette vieille Légion d'Honneur seront rayés sous peu d'années de tous les almanachs royaux; ils n'appartiendront plus qu'à l'histoire, et le tombeau aura payé la dette de la patrie.



L'honneur d'être, etc.

BENOIT,

Ancien employé au secrétariat de la Mairie,  
quai de Retz, n° 36.

M<sup>me</sup> Saucourt, ci-devant Rue-Neuve-des-Petits-Champs, à Paris, a l'honneur de prévenir les dames qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'elle vient d'établir à Lyon une fabrique de corsets.

Elle espère que les formes et la confection lui mériteront les mêmes suffrages que dans la capitale.

Elle a des corsets de plusieurs formes et de plusieurs prix: *corsets à la mécanique*, id. *sans épaulettes*, id. *avec élastiques*, id. pour dames enceintes, id. pour nourrices, id. pour les jeunes personnes dont la taille se dérange.

S'adresser rue de la Préfecture, n° 3, au 2<sup>e</sup>, près de la place des Jacobins.

ALLONGUE-ROSA.

Eau merveilleuse pour le teint, et dont le succès va toujours croissant à Paris.

Le dépôt à Lyon est chez M. ALLONGUE, rue Puits-Gaillot, n° 3.